

Par Betty Achard

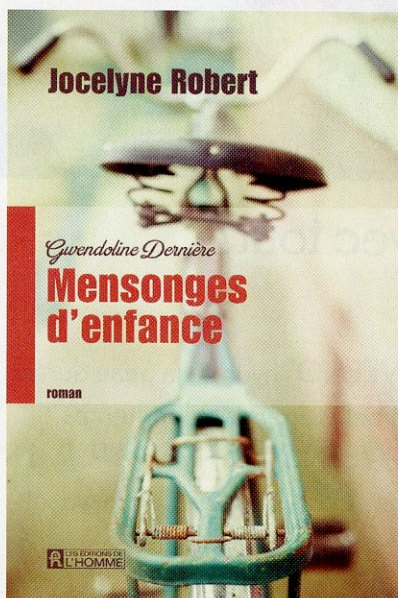
# Jocelyne Robert

## Droit au bout

Avec la publication de son 13<sup>e</sup> ouvrage, la sexologue Jocelyne Robert nous prouve que la création n'a pas de limites. Après avoir bousculé bien des tabous et dénoncé maints préjugés, elle nous offre, ô surprise, *Mensonges d'enfance*, un roman en partie autobiographique – et nous en promet deux autres. Rencontre avec une femme hors norme.

Même si, selon sa propre affirmation, « le temps n'est pas élastique », il semble bien que Jocelyne Robert s'en soit fait un ami. À 67 ans, la sexologue sans aucun doute la plus réputée au Québec – et connue outre-frontières – reste une femme allumée qui, on le sent dès l'abord, ne connaîtra jamais l'ennui. Et pourtant, alors qu'elle était encore dans la cinquantaine, la simple perspective d'avoir un jour 60 ans la faisait carrément paniquer. « La péri-soixantaine m'a donné la colique », écrivait-elle dans son fameux *Les femmes vintage*. C'est donc par l'action, en l'occurrence l'écriture, les chroniques radio et télé, les conférences, les cours, la communication en général, que celle qui se définit comme une « sexosophe » a réussi à déjouer les traquenards que nous tend la vie, tout particulièrement à nous, les femmes. En se posant les questions existentielles que l'inexorable avancée du temps rend de plus en plus pénibles, et en y répondant sans ambages, notre « boomeuse » a réussi à s'extirper du « no woman's land » dans lequel elle s'était quelque peu enferrée, pour faire tomber « le mur lézardé de la grise soixantaine ».

Effectivement, Jocelyne Robert n'a rien de gris. C'est au contraire une femme haute en couleur. Ses yeux sont d'un bleu redoutable, ses tenues vestimentaires, ensoleillées, et c'est avec tout son être qu'elle communique ses opinions souvent tranchées, parfois tranchantes. Pour elle, il n'y a pas de sujets délicats, surtout pas dans le domaine de la sexualité. Tout s'aborde, s'explique, s'éclaire, quel que soit l'âge de l'interlocuteur. Ses traits de caractère, l'ouverture, l'authenticité, se sont révélés très tôt dans sa vie, et les 12 livres qu'elle a déjà publiés (réédités et traduits en 20 langues) en sont la preuve irréfutable. Le 13<sup>e</sup> ne fait pas exception à la règle.





## I RENCONTRE I

À propos donc de *Mensonges d'enfance*, la question classique ne pouvait guère être évitée : quelle part de l'histoire correspond à une pure fiction, et quelle autre est carrément autobiographique ? La réponse de l'auteure est claire : « Tout ce qui correspond aux lieux, au milieu, à des données ethnographiques, c'est vrai. » Ainsi, tout comme Gwendoline, narratrice et héroïne du roman, Jocelyne Robert est née en 1948 à Montréal, dans le Faubourg à m'lasse. Quand on était la benjamine d'une famille de sept, il est clair qu'on n'était pas

« Je n'ai pas idéalisé mon enfance. Je rapporte simplement des faits vécus, et d'autres, imaginés, qui auraient pu appartenir à la prime jeunesse et à l'adolescence de n'importe quelle femme des années 50. Ce n'est en aucun cas de la nostalgie. »

une enfant désirée, mais on pouvait être aimée. « Toutefois, on avait besoin de se le faire dire. » Jocelyne a eu cette chance, de la part de sa mère surtout. Dans les années 50, les papas, eux, ne se répandaient pas en effusions : ce n'était pas la mode. Les sentiments se manifestaient autrement : une mémorable partie de pêche pouvait remplacer bien des « je t'aime ». « On n'était pas riches. Le superflu, on en manquait beaucoup, chez nous. Mais on était heureux. » Jusqu'à ce que, comme tous les habitants du Faubourg, la tribu soit contrainte de partir : le quartier au grand complet allait être démoli. « On en a été chassés comme des rats. »

### Quand l'île Sainte-Hélène, c'était le monde

Les Robert ont donc emménagé, la mort dans l'âme, sur la Rive-Sud, plus exactement à New Croydon qui, plus tard, serait intégré dans Saint-Hubert. Détail consolant, et non négligeable à l'époque pour une famille modeste, ils allaient vivre dans un petit bungalow, au milieu des « Anglais », les nantis, les « boss ». Pour la première fois, Jocelyne et les siens prenaient le large, et ce fut au bout

## I RENCONTRE I

du compte pour un mieux-être. Cette enfance, l'auteure la retrouve avec une remarquable aisance. L'épisode qu'elle évoque en est un bel exemple : à quatre ou cinq ans, elle rêvait d'un tricycle rouge; mais au cadeau tant désiré s'est substituée une poussette rose. Ce fut l'une de ses plus grandes déconvenues, voire une frustration qu'elle n'a jamais oubliée. Posséder un vélo a par la suite constitué pour elle une espèce de revanche contre cette injustice. D'ailleurs, elle s'en est offert un tout nouveau l'année dernière. Il y a de ces blessures d'enfance qui marquent profondément. Mais il y a eu aussi durant cette période beaucoup de moments heureux, de tous ordres, que l'on découvre à travers Gwendoline, personnage principal du roman. Jocelyne Robert tient cependant à préciser : « Je n'ai pas idéalisé mon enfance. Je rapporte simplement des faits vécus, et d'autres, imaginés, qui auraient pu appartenir à la prime jeunesse et à l'adolescence de n'importe quelle femme des années 50. Ce n'est en aucun cas de la nostalgie. »

Dans ces années-là, la vie des gens s'arrêtait à leur quartier. « Pour nous, aller à l'île Sainte-Hélène, c'était partir à la découverte du monde. » Ce que Jocelyne veut nous faire retrouver, et montrer aux plus jeunes – dont sa petite-fille Alice, à qui elle a appris un jour à s'ennuyer –, c'est la façon dont on savait « habiter le temps ». Elle réussit à faire briller

les « bulles de bonheur » qui éclairaient la grande noirceur d'alors. D'ailleurs, n'est-ce point là ce que la sexologue a fait tout au long de sa carrière, « être l'auteure de son existence » ? Et par le fait même, aider les femmes qui la suivraient dans son parcours à s'extirper de leur carapace. « J'ai toujours été très touchée par la condition de mes paires, pour qui tout était toujours difficile : s'instruire, percer, gagner de l'argent, être autonomes... » Un exemple : contrairement à plusieurs de ses copines, Jocelyne ne voulait pas devenir religieuse, mais bel et bien prêtre ! Disons qu'elle est devenue apôtre d'une cause à poursuivre. Car 75 ans après l'obtention du droit de vote pour les femmes au Québec, l'experte constate que non seulement nous sommes loin de pouvoir nous reposer sur nos lauriers, mais qu'il y aurait même une forme de régression. Selon elle, « l'objectivation du corps dans la pornographie » en est une bien triste illustration. « Le "girl power", c'est un mensonge. » Les trop nombreux rapports d'agressions sur des femmes, sans parler de celles qui sont restées dans le silence, le prouvent indubitablement. Oui, la pilule a changé la vie des femmes. Certaines se sont lancées en politique, plusieurs sont actuellement chefs d'entreprises prestigieuses. Mais ça ne suffit pas. Combien d'adolescentes acceptent encore d'avoir des relations sexuelles sans protection, sous prétexte que le gars a déclaré : « Moi, je ne mets pas

## I RENCONTRE I

Les préjugés sociaux sont hélas bien implantés, et l'on montre du doigt ce qui devrait plutôt susciter l'admiration.

Contrairement à ce qui se véhicule parfois, « les amoureux de 75 ans ne sont pas “de vieux cochons” ou “de vieilles nymphomanes” », ce sont tout simplement des êtres humains vivants et vibrants.

ça. » « Il ne faut pas se boucher les yeux : les acquis sont très fragiles. » Maigre consolation toutefois : ici, au Québec, on est plus avancé qu'en France. Souvent invitée à participer là-bas à l'émission de radio *Les Maternelles*, Jocelyne est persuadée que les animatrices sont ravies de l'entendre dire haut et fort ce qu'elles-mêmes pensent, mais n'osent pas prononcer à l'antenne...

C'est qu'elle a toujours eu son franc-parler, Jocelyne Robert, et ce n'est pas aujourd'hui qu'elle va se mettre à tourner les coins rond, dans ses livres ou dans la vie en général. Elle s'amuse encore à se rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, quand elle abordait avec des ados la question on ne peut plus délicate de la sexualité de leurs parents (« Est-ce que vos parents font l'amour ? »), un grand rire s'ensuivait généralement. À leurs yeux, la chose était totalement inimaginable : « Voyons ! Ils ont presque 40 ans... » Et la spécialiste de préciser : « Je leur faisais alors réaliser que la sexualité n'était pas réservée uniquement aux jeunes, beaux, en santé, riches, bronzés... selon le modèle dominant. » On ose à peine imaginer la réaction à cette question si elle avait été orientée vers les ébats de sexagénaires et plus...

### Aimer n'a pas d'âge

Voilà justement un des thèmes importants développés dans *Les femmes vintage*. « Les corps, le tonus, les fesses, les seins et les sexes sont moins fanfarons en vieillissant, mais ils sont toujours vivants. » La sexualité devient alors « plus qualitative que quantitative ». Et d'ajouter : « Selon ma propre expérience, plus on vieillit, plus on aime et mieux on aime. » Alors au diable les étiquettes du genre date de péremption

ou pension de vieillesse, qui nous hérissent. Pour mon interlocutrice, l'épanouissement à tous les niveaux n'est peut-être pas facile, mais il est possible. « J'habite mon âge assez sereinement, aidée en cela par la méditation au quotidien. C'est un grand soulagement, une bouffée d'air frais. » Elle en est consciente, on ne peut pas éviter les inquiétudes ou les douleurs, mais on peut les « habiter », et c'est là toute la différence. Ce verbe revient souvent dans son expression, ce qui prouve que Jocelyne n'est pas quelqu'un qui plane, mais au contraire une femme bien ancrée dans l'ici et maintenant.

La sexologue tient à revenir sur la sexualité des gens âgés et à me raconter un fait assez significatif à ce propos. Cela s'est passé dans un centre hospitalier de soins de longue durée. L'administration, le personnel en général étaient aux prises avec une situation inattendue : les résidants avaient une vie sexuelle et aucun lieu n'avait été prévu à cet effet ! Quoi de plus triste que de tomber amoureux quand on est vieillissant et d'être obligé de vivre sa relation en cachette, dans la clandestinité, la culpabilité. Jocelyne Robert est persuadée, et des études le prouvent, que lorsque des gens âgés deviennent amoureux, ils ont moins besoin de médicaments ou d'analgésiques. Les préjugés sociaux sont hélas bien implantés, et l'on montre du doigt ce qui devrait plutôt susciter l'admiration. Contrairement à ce qui se véhicule parfois, « les amoureux de 75 ans ne sont pas "de vieux cochons" ou "de vieilles nymphomanes" », ce sont tout simplement des êtres humains vivants et vibrants. Et ceux qui sont le plus difficiles à persuader de cette réalité sont souvent, semblerait-il, les enfants de 40 ou 50 ans ! Là encore, il y a bien du chemin à faire. Quant à la sexualité chez les personnes handicapées, alors là, c'est « le tabou des tabous ».

Si l'on parlait aussi de l'hypersexualisation, particulièrement chez les jeunes ? La réponse fuse : « Il n'y en a pas chez les individus; ce sont nos sociétés qui sont hypersexualisées et hypersexualisantes. Les jeunes intègrent les messages et les font leurs. » Il arrive que les parents soient moins matures que leurs enfants, alors à quoi peut-on s'attendre ? « Imaginez : comment une mère trentenaire peut-elle par exemple interdire à sa petite Lolita des libertés vestimentaires qu'elle s'autorise elle-même, selon les diktats de la mode ? »

Et l'on pourrait poursuivre. Notre « sexosophe » est passionnante à écouter. C'est une femme inspirante, douée pour la vie, à la tête aussi bien faite que bien pleine, au rire communicatif, au bonheur évident – elle vit une histoire d'amour qui la comble. La retraite, très peu pour elle ! Par sa parole toujours authentique, précise, directe, par sa lutte incessante pour l'émancipation des femmes de tous âges et par son propre parcours, Jocelyne Robert continue de démontrer que le sens de la liberté ne nous est pas donné en héritage. Mais il s'acquiert et se cultive tout au long de l'existence. **BA**